

ablative latin *perticā* comme autre chose qu'un degré assez élevé d'affectation: «/pertika/ 'from a pole (abl. sg.)'» (p. 182)?

A la page 8, RH affirme que la prononciation française du mot *sculpture* «is now /skylptyr/», comme un exemple de «spelling-pronunciation». Faut-il souligner que cette prononciation est inconnue du dictionnaire de Martinet et Walter?

Tout compte fait, le livre est précieux en raison des observations importantes et des matériaux impressionnants qu'il contient. Incontestablement, les aspects positifs prédominent. Il me semble que RH est parvenu à décrire clairement les relations entre le latin classique et le latin parlé: «There was no deep gulf, sociolinguistically, between Classical Latin, as preserved for us in literary works, and every-day speech. Rather, there was, as in modern countries with a highly developed literary and puristic tradition (e. g. France, Italy), a continuum ranging from the most complicated and artificial oratorical or poetical style at the one end, to the lowest level of truly vulgar speech at the other» (p. 177). Mais ne pourrait-on donc pas conclure que cette proto-langue que nous cherchons est plutôt un autre point sur cette échelle socio-stylistique qu'une langue-sœur, en d'autres termes, que la différence entre proto-roman (que je me permets d'identifier à ce que nous sommes accoutumés à appeler latin vulgaire) et latin classique est plutôt de nature socio-stylistique que de nature génétique?

Michael Herslund
Copenhague

Iorgu Iordan, Maria Manoliu Manea: *Linguistica romanza*. Traduction italienne par Marinella Lörinczi Angioni. Padova, Liviana Editrice, 1974. 486 p.

1. Cet ouvrage est, selon les éditeurs, une «traduzione, aggiornamento e adattamento da: Iorgu Iordan – Maria Manoliu: *Introducere în lingvistică romanică* e da: Maria Manoliu Manea: *Gramatica comparată a limbilor romanice* (București 1965 e 1971).»

Il s'agit donc là d'un travail de deux célèbres linguistes roumains, et, à travers la place de choix réservée aux questions de la langue roumaine, sa structure et son histoire, on discerne bien l'origine des deux auteurs. Un tel choix constitue certainement le plus grand avantage du livre: en effet, il est réconfortant pour une fois de lire une introduction aux études romanes, dans laquelle le point de départ des discussions est le roumain. Cela nous offre une approche nouvelle des matières, et justifie aussi, à mon sens, la publication de cette nouvelle contribution à un genre d'ailleurs amplement représenté sur le marché. Ce «biais» est-européen nous vaut aussi des références à de nombreux ouvrages de romanistes soviétiques, généralement peu connus en Europe Occidentale. De plus, on voit exposés, dans les parties historiques, des points de vue qui s'inspirent du matérialisme historique, points de vue aussi justes que peu habituels dans un manuel de linguistique romane (p. ex. le chapitre sur la décadence des Romains, p. 26 ss.). C'est une introduction moderne, d'une part grâce à cet excellent exposé de l'évolution historique, d'autre part grâce à l'introduction de notions empruntées à la grammaire structurale et à la grammaire générative et transformationnelle. Une autre innovation par rapport aux manuels existants, est

plus sujette à caution, à savoir celle qui consiste à comparer presque uniquement les états de langue modernes. Est-ce qu'on peut vraiment comparer le français moderne et le roumain, sans passer par le biais de l'ancien français, si l'on n'abandonne pas du même coup l'optique génétique, qui demeure le fondement de la linguistique comparée? On peut évidemment bien faire des comparaisons entre le danois et le polonais. Mais le résultat ne sera pas une linguistique baltique dans le sens où la linguistique romane est l'étude comparée de langues sœurs.

2. L'ouvrage est composé des chapitres suivants: 1. *Latino e latino volgare* (p. 1), 2. *Dal latino alle lingue romanze - La Romania* (p. 23), 3. *Il lessico e la formazione delle parole* (p. 67), 4. *Fonologia* (p. 171), 5. *Morfosintassi* (p. 235), 6. *Aspetti della struttura della frase* (p. 403), 7. *I nuovi problemi della lessematica* (p. 459). La subdivision des chapitres est opérée selon le système décimal (1., 1.1., 1.1.1., etc.). Mais il me semble qu'on a abusé de ce système, autrement très clair et efficace: une désignation telle que 4.2.2.1.2.2., permet-elle au lecteur de se rendre compte immédiatement de la place de ce sous-chapitre dans l'ensemble? La référence au sous-chapitre en question, p. 179, est même erronée; au lieu des six chiffres cités, on lit 4.2.1.2. On ne peut guère en blâmer le typographe ou les correcteurs! Une fois entamée cette question de l'exécution matérielle du plan exposé ci-dessus, voici un choix des fautes relevées. La liste en sera longue. Parmi les erreurs qui gênent la compréhension immédiate, je citerai les suivantes: *Occidente* (p. 24, note 4), lire: *Oriente*; *bue* (p. 238), lire: *toro*; *attivo* (p. 319, note 121), lire: *passivo*; à la page 368, il faut ajouter: «= VI pers. pres. indic.» après «il seguente sincretismo: I pers. pres. indic.» (il s'agit du syncrétisme dans les verbes

roumains de la première conjugaison). A part ces détails, il faut mentionner que l'emploi d'un formalisme du type «génératif» crée parfois des difficultés pour la bonne compréhension du lecteur: *N - V* (p. 247), lire: *V - V* (il s'agit de la rection modale et temporelle); + *femminile* (p. 261), lire: - *femminile*; p. 239: «*uomo* = [umano ^ maturo ^ maschile]», représentation sémantique où le signe ^ est employé d'une manière insolite. Ce signe indique d'ordinaire la concaténation linéaire d'éléments. Quel sens une telle linéarité aurait-elle dans une telle représentation? Mais, à la page 405, nous apprenons que «^ significa riunione»; pourtant, p. 407, note 9, nous rencontrons la bonne interprétation («il segno ^ segna la concatenazione di due simboli categoriali»). La plus grande vertu de la notation formelle est justement d'être univoque.

Malheureusement, l'ouvrage fourmille d'erreurs dans les matériaux cités. Quelques-unes semblent dues à l'adaptation en italien, mais la majorité d'entre elles proviennent de l'original roumain. C'est avant tout le portugais qui est maltraité: on cite tantôt des formes bel et bien erronées, tantôt des formes archaïques (ou brésiliennes), parmi les formes modernes, sans le noter. On a aussi l'impression que les tildes ont été distribués un peu au hasard, négligence qui n'est guère admissible dans un tel ouvrage. Voici un petit choix de corrections à apporter: *tregoa* (p. 108), lire: *trégua*, ou ajouter: port. a.; *alcamphor* (p. 115), lire: *alcânfora* ou *alcansfor*; *suma* (ib.), lire: *sumo*; *massapão* (p. 117), lire: *maçapão*; *gabao* (ib.), lire: *gabão*; *barregano* (ib.), lire: *barregana*; *estragao* (p. 118), lire: *estragão*; *açafrao*, *alazao*, *alacrao*, *giraja* (ib.), lire: *açafrão*, *alazão*, *alacrão*, *girafa*; *fuaio* (p. 120), lire: *fuão* (la forme correcte se trouve à la page 390: port.a. En portugais moderne, on dit couramment *fulano*); «port. a. *luna* [lunã], port.mod. *lũa*» (p. 196), lire: «port.a. *lũa*,

port.mod. *lua*»; *corða, dõar* (p. 197), lire: *coroa, doar* (la version roumaine a *doâr* (p. 97)!); *lãa* (p. 204), lire: *lã*; *sozzo* (p. 207), (< *sursum*), n'existe pas (la forme est rapportée par le REW, mais l'ancien portugais ne semble connaître que *suso*); *chamma* (p. 211), lire: *chama*; *dous* (p. 220), en portugais moderne on dit plutôt *dois*; *ceo, castello* (p. 233), lire: *céu, castelo*; *vám* (p. 313), lire: *vá*; *ahí* (p. 392), lire: *ai*; *mes* (p. 411), lire: *mas*; *si* (p. 422), lire: *sim*. Pour le portugais, les auteurs ont dû se servir d'un dictionnaire assez ancien. Et pour autant que j'ai pu le contrôler, ces nombreuses erreurs dans les formes citées (et elles sont loin de se limiter aux exemples portugais) sont reprises telles quelles dans l'original roumain, dont on n'a donc pas pris la peine de contrôler les matériaux. Si l'on devait faire l'inventaire de toutes les erreurs matérielles qui défigurent cet ouvrage, autrement très bien présenté, on devrait procéder à l'élaboration de tout un *Appendix Probi*, selon le modèle bien connu; à commencer par p. 4: «*asínus* non *asínus*», etc. Mais voici un petit choix de mon propre «appendix»: «anc. fr. *ondrer*» (p. 20), présenté comme l'évolution populaire de *honorare*; la forme est inconnue à Tobler-Lommatzsch ainsi qu'au FEW; l'engadinois connaît une forme *ondrer*, et l'ancien occitan a *ondrar*; mais les dialectes d'oïl ne semblent pas connaître cette forme (d'ailleurs impeccable en tant que reconstruction!). It. *predicança* (p. 131), lire: *predicanza*; sp. *mojer* (p. 146), lire: *mojar*; sp. *riniégo* (p. 175), lire: *reniégo*; fr. a. *face* [fats] (p. 211), lire: [fatsə]; «fr. a. *fradhre* (Giuramenti di Strasburgo) (p. 218): forme inconnue aux *Serments* où l'on trouve *fradre* et *fradra*; sp. *le - la* (p. 257), lire: *el ...* (erreur reprise, elle aussi, de la version roumaine, p. 140); it. *passegiano* (p. 293), lire: *passogliamo*; fr. mod. *luir* (p. 365), lire: *luire*; lat. cl. *fugire* (ib.), lire: *fugère*; a *cuyo*

niños (p. 384), lire: ...*cuyos...*; sp. ¿ *Qual libro?*, *el qual* (ib.), lire: ¿ *Cuál ...?*, *el cual*; lat. *unusquisquis* (p. 387), lire: *unusquisquis*; *locui* (ib.), lire: *loqui*; rom. *altãdãta* (p. 392), lire: *altãdatã*; (ib.) «lat. *eccum hic* > ... sp., port. *ahí*», lire: sp. *aquí*, port. *aquí*. D'autre part, fr. *ici* présuppose la forme *ecce hic*, les formes ibéro-romanes une forme avec *a-*; sp. *qualquiera* (p. 394), lire: *cualquiera*; rom. *decint* (p. 398), lire: *decit*; prov. *les* (p. 399, note 233), lire: *las* (autre caractéristique du livre, l'occitan est ainsi relégué aux notes en bas des pages). Les articles de l'occitan moderne cités dans le texte sont: *lou, le, li*, pour: *lou, la, li(s)*, ou *lo* [lu], *la* [lo] ...; rom. *ãs* (p. 452), lire: *sã*. Les fautes plus banales fourmillent également: *je pris* (p. 455), pour *je prie*; à la même page, on cite la phrase étrange: *je vous prie quelque chose*. A pour *a* (et vice-versa) semble courant.

Ajouter à cela que l'ouvrage emploie une transcription phonétique assez curieuse, pour ne pas dire plus. Ainsi: [poeti] pour *petit* (p. 196; le [ə] est d'ailleurs employé assez souvent); p. 363, note 188, on trouve la transcription [pöti]; [croa] pour *croit* (p. 221); une notation phonologique telle que /œuf/ (*œuf*), p. 291. A la même page est cité /ur/, prononciation prétendue du pluriel *ours* (inconnue dans le dictionnaire Martinet-Walter).

Je ne peux pas me retenir de citer, pour terminer, une petite curiosité: à la page 430, l'exemple suivant est tiré de *L'Étranger* de Camus: «elle a sorti un magazine qui donnait les programmes radiophoniques» (p. 67). Et, pour une fois que la version italienne trouve bon de traduire, elle nous donne: «... pubblicato un giornale ...»! Le texte de Camus précise pourtant: «Avec beaucoup de soin, elle a coché une à une presque toutes les émissions».

Mon dernier grief d'ordre général

porte sur les indications bibliographiques figurant dans les notes en bas des pages. C'est, à mon avis, une très mauvaise politique de publier un tel ouvrage sans une bibliographie de tous les ouvrages cités. Comment retrouver telle référence si l'on ne se souvient pas du chapitre exact où le problème a été traité? Et si les références elles-mêmes sont incomplètes? A la page 186, note 16, on cite: Harry Deferrari: *The phonology*, etc. J'ai dû consulter la version roumaine (p. 88, note 1) pour me convaincre qu'il s'agit de *The Phonology of Italian, Spanish, and French*. Washington 1954. A quoi bon alors la version italienne?

3. Tout ceci dit, je tiens à souligner qu'il s'agit d'un livre intéressant, dont la réalisation très négligée ne doit pas masquer les vertus et la quantité de bonnes analyses qui s'y trouvent.

Les trois premiers chapitres, qui sont de la main de Jordan, traitent de l'histoire extérieure des langues romanes: l'évolution du latin, la différenciation et la classification des langues, section renfermant une excellente discussion des propositions diverses pour une classification, la constitution de leur lexique, leur différenciation dialectale, etc. C'est en effet une très belle synthèse où il y a lieu de relever les chapitres 3.1.3. *L'elemento autoctono*, 3.1.4. *L'elemento germanico* et 3.1.5. *L'elemento arabo*.

Dans le chapitre 2.3.2. *La diffusione non europea degli idiomi romanzi*, il y a pourtant des détails qui frappent. D'abord dans le cas de l'extension ultramarine du portugais, à propos duquel on nous apprend que cette langue est parlée «sporadicamente da pochissimi individui nelle colonie portoghesi dell'Africa» (p. 60). Ce qui est certainement une sous-estimation de l'importance du portugais en Afrique. La description des langues créoles jure avec le reste des chapitres et leur

angle matérialiste par un curieux «naïvisme», digne de théories racistes d'une époque révolue: les populations indigènes, qui parlaient «una lingua materna rudimentale, adatta ai bisogni ridotti di una vita estremamente semplice intellettualmente» (p. 61), ont réussi à apprendre les langues romanes «trasformate nella mente e sulla bocca ... così come lo permisero la loro costituzione psichica, la loro intelligenza scarsamente sviluppata ...» (p. 62).

Les chapitres 4. à 7. sont de la plume de Maria Manoliu Manca. L'empreinte de la grammaire générative transformationnelle (dans une version un peu maladroite, il est vrai) se fait fortement sentir dans la partie syntaxique, ce qui est d'autant plus remarquable que la phonologie générative n'a laissé aucune trace dans le chapitre 4. *Fonologia*. Dans celui-ci sont traitées à tour de rôle la phonologie du latin et celles des langues romanes. Et comme le veut la tradition, le chapitre commence par l'étude de l'accent. Il existe apparemment une très forte tradition pour mal formuler la règle accentuelle, pourtant très simple, du latin; celle-ci repose sur la quantité syllabique et non sur celle des voyelles, comme il est dit p. 171-172. Et, d'autre part, pourquoi persister à considérer l'accent latin comme un accent musical, interprétation qui semble dépourvue de fondement? Qu'est-ce qui justifie le point de vue selon lequel le latin aurait connu des oppositions du type: ton montant/ton descendant, ce qui constituerait un accent «musical»? Il est pourtant bien connu que les grammairiens latins chez qui on a voulu voir des indications sur la nature de l'accent, ont emprunté leur terminologie aux grammairiens grecs sans rien y changer. Cet accent *musical* est opposé à l'accent prétendu *dynamique* des langues romanes! Dans l'ensemble, l'ouvrage traite des phénomènes accentuels d'une manière étrange:

dans la composition adj. + *-mente*, c'est encore l'adjectif qui porte l'accent dans les langues ibéro-romanes, nous apprend-on, p. 148; de même dans les adverbes français en *-ément* («la *e* finale della prima parte è accentuata» (p. 149)). Confusion grotesque de l'accent phonétique et de l'accent graphique.

4. Ce qui avant tout constitue la nouveauté de l'ouvrage par rapport aux manuels existants, ce sont les chapitres 5. *Morfosintassi*, 6. *Aspetti della struttura della frase* et 7. *Nuovi problemi della lessematica*.

Le chapitre sur la morphologie, ou la morphosyntaxe, opère une distinction entre catégories itératives et catégories non itératives, distinction pertinente et évidente, une fois qu'elle a été faite. Les catégories itératives sont celles qui lient les éléments de l'énoncé entre eux (phénomènes d'accord, avant tout), ainsi le genre, le nombre, le temps. Les catégories non itératives sont p. ex. le cas, la diathèse, la comparaison. Il y a lieu de relever avant tout les chapitres sur le genre (5.1.1., p. 248-276) et sur le nombre (5.1.2., p. 276-291), traitement à avoir profité beaucoup des analyses qui ont accompagné le développement de la grammaire générative transformationnelle.

Le chapitre sur la syntaxe donne des descriptions de plus en plus brèves des structures syntaxiques de la phrase simple (affirmative, négative, interrogative), du syntagme nominal, de la transformation relative (6.7., p. 428-447), du syntagme verbal. Les descriptions offertes sont naturellement assez sommaires, mais peuvent néanmoins servir de points de départ pour des études comparatives ultérieures. Ainsi que le dit justement l'auteur à la fin du chapitre: «Le differenze maggiori tra le lingue romanze si collocano specialmente al livello delle

trasformazioni (...) e delle regole di selezione caratteristiche del verbo reggente» (p. 458).

Michael Herlund
Copenhague

Frede Jensen: *The Old Provençal Noun and Adjective Declension*. Odense University Press, 1976. 177 p.

Le livre de FJ présente une description très détaillée et très complète de la morphologie des noms et des adjectifs en ancien occitan. Le texte est divisé en sections non numérotées, mais en voici les chapitres principaux: The Noun Declension in Vulgar Latin (p. 12), The Noun Declension in Provençal (p. 22), Feminine Nouns (p. 22), Analogical Changes (p. 44), The Imparisyllabic Flexion (p. 53), The Adjective Declension (p. 93), Analogical Changes (p. 105), The Collapse of the Declension System (p. 123). Comme on le voit, la notion d'analogie joue un rôle considérable dans cette étude essentiellement diachronique, dont au moins quatre sections ont déjà été publiées indépendamment (ce dont ni la bibliographie ni la préface ne disent mot). Les voici: Collective Feminine Nouns in Provençal (p. 32 ss.) = «Les substantifs féminins collectifs en ancien provençal». *Romania* 96.268-275, 1975; il y a des différences légères: on peut noter que l'ancien français *la fruitte*, qui est rare selon l'article cité, est devenu «extremely rare» dans l'ouvrage traité ici (p. 37). *Cor - cordis* (p. 45 ss.) = «Provençal *cor* and *cors*: A Flexional Dilemma». *Romance Philology* 28.27-31, 1974, avec une note introductive. The Imparisyllabic Flexion (p. 53 ss.) = «Les imparisyllabiques masculins en ancien provençal». *Romania* 96.459-480, 1975, avec des différences mineures. Defections from the Third Declension (p. 105 ss.) = «Dia-